

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

FEUILLETON

VOL. I. MONTREAL, 1 MAI, 1866. No. 15.

LES Compagnons de la Croix-d'Argent.

CHAPITRE XXVI.

DEUX CRIMES.
(Suite).

Il ajouta rapidement en s'adressant au malade :

— Depuis quand souffrez-vous ?

— Depuis que j'ai bu.

— Quand avez-vous bu ?

— Hier soir.

Il y eut un moment de silence : les spectateurs de cette scène étrange étaient tous immobiles.

Le docteur Guillotin reprit avec beaucoup de calme :

— Vous ne souffrirez plus pendant longtemps.

Le Marseillais, à la grande surprise de ses auditeurs, demanda froidement :

Il n'y a plus de remède ?

— Il n'y en a jamais eu, répondit le docteur, vous allez tout à l'heure paraître devant Dieu, vous aurez à lui rendre compte de votre vie.

Il ajouta l'homme de science :

— Je vous remercie de me le dire, monsieur, mais je le sais.

Claude Chopin se tenait derrière le docteur.

Mille pensées confuses se pressaient en lui.

Le Marseillais empoisonné ?

par qui ? pour quoi ? Comment dans cette prison la mort était-elle venue le chercher et pour quoi sous cette forme ?

Que dirait la Miette ! elle allait donc être orpheline.

Il se demandait quel était cet homme qu'il avait vu pour la première fois dans les caves du faubourg Saint-Antoine,

qu'il retrouvait mourant dans un cachot de la Tournelle.

La Miette ne disait, ni voulait rien dire sur son père. Son silence cachait sans doute le mystère des plus horribles scélératesses, quelque crime hideux que cet homme avait commis, et cet homme allait mourir.

Le jeune ouvrier ne put penser à cette fin sinistre sans une angoisse affreuse ; il la voulut tenter d'éclairer l'âme de ce grand criminel ; d'allumer dans cette conscience froide, depuis si longtemps l'ardeur sacrée d'un remords ; d'un repentir suprême.

Le docteur Guillotin avait pris la main du Marseillais, et se tenait immobile près de lui ; après quelques instants d'hésitation, il s'approcha du Marseillais, celui-ci le regarda pendant quelques secondes, puis ses yeux ouverts par la fièvre brûlante s'ouvrirent encore.

— Vous ici ? fit-il, vous ? et il fixa sur Claude un regard indéfinissable.

— Moi, répondit le jeune ouvrier.

— Vous venez vous venger ?

— Me venger, et de quoi ? fit avec une douceur pleine de tristesse le neveu du père Brulot. Il ne réfléchissait pas que le Marseillais retrouvait en lui l'objet d'un de ses plus odieux attentats.

— Grâce, grâce, pardonnez-moi, Je voulais vous tuer, mais vous voyez que Dieu m'a puni, reprit le moribond.

— Dieu ! demanda le jeune ouvrier, c'est en effet lui qu'il faut invoquer, mais vous ne le connaissez guère.

— Vous vous trompez, répondit le Marseillais, et il expliqua que depuis qu'il avait été transporté après l'amputation, dans le cachot de la Tournelle, chaque jour un homme était venu le consoler, l'encourager, lui parler de Dieu, de l'autre vie. — Enfin reprit le Marseillais en souriant, il m'a rapené

au repentir. Je sens que si je souffre aujourd'hui bien du mal, c'est que j'en ai fait beaucoup.

Claude Chopin et le docteur se regardèrent muets de surprise.

Quelle parole avait pu changer en victime résignée à la mort, cette bête fauve naguère si redoutable ?

— C'est un des vôtres, dit le Marseillais ; il a sauvé ma fille à la Bastille quand on voulait la brûler ; et il m'a sauvé ici en me faisant voir le mal dont j'étais coupable, et m'en inspirant le repentir.

— Maître Louis ? s'écria Claude.

— Vous ! avez-nous dit, reprit le Marseillais ; il est venu chaque jour me voir, et m'a dit tant de choses, m'a témoigné tant de bonne et douce volonté, que je me suis rendu à lui.

Le Marseillais disait vrai.

Maître Louis avec une patience admirable était venu visiter le prisonnier. Celui-ci, épuisé par les douleurs, suite de son amputation, dans la solitude de la prison, avait perdu avec l'énergie du mal la volonté de le faire.

— Consolé, récréé, soutenu par le Compagnon de la Croix, le Compagnon noir avait écouté des paroles que jamais il n'avait entendues au paravant, paroles de paix, de charité, d'ineffable douceur.

Il n'y a pas d'âme si dure que l'affection ne l'attendrisse ; pas de cœur si ferme que l'amour n'y ait accès.

La douleur avait tué l'instinct du crime dans la nature du Marseillais ; l'insistance de maître Louis y avait réveillé la conscience.

Un frère capucin réconcilia avec Dieu l'âme du grand criminel.

Il voulut avoir une dernière fois sa fille, mais elle n'arriva de Versailles que longtemps après le moment où son père avait rendu le dernier soupir.

Un peu avant de mourir, et quand les terribles effets du poison se faisaient sentir avec violence, le moribond prit la main du docteur.

— Je sais que vous avez recueilli ma fille, monsieur le docteur.

— Oui, mon ami, reprit doucement l'homme de science ; je serai son père.

— Merci, fit le moribond ; mais.

— Mais quoi ? demanda Claude.

— Vous ?

— Eh ! bien, voulez-vous en signe de pardon que vous me demandiez tout à l'heure, que je vous promette d'être toute ma vie le protecteur de votre fille ?

Les yeux du Marseillais se remplirent de larmes.

Aimez-la, ajouta-t-il, il n'y a pas longtemps que j'ai fait mal pour la première fois. Quand les Compagnons noirs m'ont pris avec eux, j'ai abandonné ma femme, et un petit enfant qu'elle portait encore dans son sein. J'ai aimé d'un amour si profond la Miette que je n'ai pas voulu me séparer d'elle. J'ai mieux aimé l'enfermer vivante avec moi dans les caves du faubourg, que de vivre sans elle ; mais elle est au milieu de nos crimes restée innocente comme l'oiseau, au milieu de nos hontes restée toujours pure. Aimez-la.

Le Marseillais pleurait. Claude avait peine à se tenir debout. Ses jambes ne le soutenaient plus.

Ce fut peu de temps après ces dernières paroles que le père de la Miette rendit l'âme.

Le docteur Guillotin ferma les yeux de celui qui n'était plus.

— Maître Louis, fit-il en sortant du cachot, est un apôtre.

— Certes, oui, répliqua Claude Chopin, mais qui soupçonnez-vous d'avoir empoisonné le Marseillais ?

Le docteur ne répondit pas. Il interrogea les géoliers.

— A quelle heure a-t-on porté hier la cruche d'eau au Marseillais ?

— A trois heures.

— A quelle heure l'homme qui a assassiné l'Américain est-il venu ?

— A deux heures.

— Est-ce que cet homme, ajouta le docteur, n'a pas voulu pénétrer près du Marseillais ? Est-ce qu'il n'aurait pas versé dans cette eau le poison qu'elle renferme ?

— Oui, reprit le géolier ; on l'a demandé à voir le Marseillais. On le lui a refusé parce qu'il n'avait pas sa mission délivrée par la municipalité, mais il est venu devant la porte du cachot, sur le seuil, en dehors, se trouvant la cruche d'eau, et je me souviens qu'il s'en est approché.

— Il n'y a plus de doute, fit le docteur.

— Il n'y a plus de doute, fit le docteur.

docteur en se tournant vers Claude Chopin.

— Quel est l'empoisonneur ?

— C'est le même que l'assassin.

— Et l'assassin, quel est-il ?

— C'est un Compagnon noir.

— Serait-ce Chaulat ?

— Je n'en sais rien, répliqua le docteur à haute voix ; mais j'en suis sûr, ajouta-t-il à voix basse.

Et les deux hommes sortirent laissant la prison tout émue sur le second acte du drame terrible dont la veille avait vu le premier acte.

Avec eux sortit le malheureux l'Eveillé, auquel l'ordre du roi venait d'ouvrir les portes de la Tournelle.

CHAPITRE XXVII.

LES TROIS DEMANDES DE MAITRE LOUIS.

Le soir du 6 août 1789, quelque heures après les scènes racontées dans le précédent chapitre, les principaux personnages de cette histoire étaient réunis dans le jardin de l'auberge de la Croix-d'Argent, rue du Petit-Musc.

Les rossignols chantaient dans les bosquets de l'hôtel Lesdiguères. La soirée était tiède ; le ciel pur semé d'étoiles ; la nuit claire comme une belle nuit d'été.

La ville, si agitée pendant le jour, reposait silencieuse, et aucun bruit ne venait, du dehors, troubler le charme silencieux de ce calme profond.

Le père Brulot était assis sous un vieux tilleul ; à côté de lui se tenait Mlle. Finette.

Après d'elle, vêtue de noir, une jeune fille écoutait la conversation sans y prendre part.

C'était la Miette !

Le Marssillais était mort et on ignorait le sort de la femme que la Miette enfant appelait sa mère.

Le docteur Guillotin avait confié au père Brulot la pauvre orpheline.

Il lui avait appris que Claude Chopin devait épouser la jeune fille.

— Mais elle n'a pas d'argent, avait observé le prudent aubergiste.

— On lui en trouvera, avait répondu le docteur.

Il est impossible de raconter la joie qu'avait eue Claude Chopin en apprenant

tant que le rêve, caressé par lui avec tant d'ardeur, allait se réaliser pour lui.

— Épouser la Miette !

Sa joie était sans mélange. Il avait reçu des nouvelles de sa mère. Admise, par l'ordre du lieutenant de police, au couvent de Soissons, elle y avait été traitée comme une reine !

Elle y recevait l'hospitalité la plus affectueuse.

Habitée aux rudes efforts d'un travail nécessaire, elle goûtait le repos d'une vie plus tranquille.

Un jour, l'abbesse lui avait dit, avec le ton respectueux que la religion commande, quand la charité doit parler à la vieillesse :

— Ma mère, si vous vouliez passer vos jours ici, à prier Dieu et à nous aider dans le bien que nous tâchons de faire ?

La vieille femme avait accepté.

— Mais, avait-elle dit, est-ce que je ne reverrai pas mon Claude, s'il revient à Soissons ?

— Vous le verrez : je vous en donne d'avance la permission.

Claude savait ces choses, sa mère, protégée contre le besoin, assurée contre l'isolement cruel à la vieillesse, aimée, soignée. La pensée du bonheur maternel faisait la joie dans le cœur du fils.

— Nous voici encore une fois tous réunis, remerçons Dieu ! fit l'aubergiste, après un moment de silence.

— Et prions-le de ne pas nous retirer les faveurs qu'il nous accorde, murmura Guillot. Vous savez ce qui s'est fait hier soir dans l'Assemblée.

— Non, répondirent quelques voix.

— Une grande chose, reprit le Compagnon, et il annonça comment, par une abnégation sans exemple, peut-être dans l'histoire, les nobles, le clergé, tous ceux qui, d'après la constitution de l'ancien régime, avaient dans l'État des bénéfices et des privilèges, y avaient solennellement renoncé.

— Tu étais-là ? demanda le père Brulot.

— On, répondit Guillot, je n'oublierai de ma vie ce que j'ai vu. Et il raconta le grand événement qui s'appelle dans l'histoire de la Révolution française, la nuit du 4 août.

Après ce récit, il se fit un moment de silence;

— Et à quelle cause, demanda le père Brulot, attribue-t-on ce changement extraordinaire de politique ?

— A un nouveau ministre ?

— Quel est son nom ?

Plusieurs voix, celle de Claude en particulier, répondirent à la question :

— Maître Louis !

— Vous l'avez dit !

Alors commença un concert enthousiaste de louanges, dont maître Louis était l'objet !

— Quelle grande âme !

— Penser que de grand seigneur il avait consenti à se faire ouvrier comme nous !

L'histoire de maître Louis était connue.

— Jamais il n'a eu l'air fier, que les grands prennent quelquefois, observa un des Compagnons.

— Il n'y aurait pas de révolution en France si tous les gentilshommes ressemblaient à M. de Rieux, ajouta un autre.

— Ou si tous les ouvriers ressemblaient à maître Louis, fit un troisième.

Maître Louis fut, pendant quelques instants l'objet de toutes les pensées.

— Le roi en fera son confident—Ce sera un Richelieu ami du peuple—Il corrigera d'en haut les abus qu'il a vus d'en bas—Il est capable de sauver le pays des plus grands dangers—J'avais toujours prévu qu'il irait loin et haut—Il est si bon !—Il est si brave !—Il est si généreux !

Les éloges se croissaient, tous dictés par la conviction profonde du cœur.

Tout-à-coup on vit un homme s'avancer dans l'ombre vers le groupe au milieu duquel le père Brulot était assis.

— C'est lui ! s'écria Chopin.

— C'est lui ! répétèrent les Compagnons.

— Vous ici, monsieur de Rieux ? fit le père Brulot, en s'avançant.—Venir encore vers nous ?

Le jeune gentilhomme s'arrêta.

— Comment, fit-il avec surprise, est-ce que mes amis ne me reconnaissent plus ?

Il serra affectueusement la main de tous ses compagnons.

Une vive émotion remplit l'âme de ceux qui entendaient ces paroles. Elle s'accrut quand, à la pâle clarté des étoiles, les Compagnons virent que leur ancien maître était encore vêtu de la blouse du Compagnonnage.

— Ou causa pendant quelques instants. Maître Louis raconta ce qu'il avait appris.

Il s'était fait montrer les révélations de l'Américain et du Marseillais.

Il y avait vu, éclairés par une lumière subite, tous les mystères au milieu desquels, depuis quelque temps, les événements s'étaient accomplis.

— Comment le soupçon d'avoir empoisonné Claude a-t-il pu se porter sur l'Éveillé ? demanda Guillot-la-Langue-Morte.

— Voilà une question posée par une bouche qui en fait, rarement, observer le père Brulot, qui désirait éviter une réponse.

Maître Louis reprit d'un air grave :

— Le soir où l'Éveillé a quitté si brusquement la chambre de Claude, il en était chassé par une grande douleur ; il est sorti comme un fou ; et il était naturel que les soupçons tombassent sur un homme qui faisait tout pour les confirmer.

— Comment ! firent plusieurs voix, d'où venait donc le chagrin de l'Éveillé ? Il est si bon.

Si la nuit n'eût pas caché la figure de Mlle Finette, on aurait vu ses joues se couvrir d'une vive rougeur.

Maître Louis resta un moment sans répondre.

— Les gens de cœur ne sont pas toujours en ce monde les plus heureux, dit-il à la fin.

On en était là de cette causerie, quand tout-à-coup arriva l'Éveillé. Il avait l'air inquiet.

— Maître Louis, fit-il à voix basse, en parlant au gentilhomme compagnon, j'ai vu de voir rôder des hommes inconnus dans les environs.

— Tu crois ?

— J'en suis sûr, répondit vivement le Rouleur. Peut-être est-ce vous qu'on cherche ?

— Il n'y a pas de danger.

Malgré la sécurité de maître Louis

les Compagnons sortirent pour aller voir ce qui se passait.

Maitre Louis resta dans le jardin. Il retint Mlle Finette.

Quand ils furent seuls, il prit sa voix la plus douce.

— Est-ce que vous n'avez pas regretté, lui dit-il, de la sévérité avec laquelle vous avez repoussé l'Eveillé? Il vous aime beaucoup le pauvre garçon.

— Si fait, monsieur, reprit Mlle Finette, j'ai souvent pleuré depuis un mois en pensant au mal que j'avais causé à un homme qui ne m'avait jamais fait que du bien.

— Et vous voudriez réparer ce mal?

— Je le voudrais.

— Sincèrement?

— Sincèrement.

Maitre Louis prit un ton grave.

— Voilà, dit-il, un des obstacles levés, mais ce n'est pas le seul.

— Où sont donc les autres? demanda Finette.

— L'Eveillé a été blessé au cœur, répondit maitre Louis, et puis.

— Et puis? interrompit la fille de l'aubergiste.

— L'honneur que lui a fait le roi....

Maitre Louis prononça très-lentement ces mots:

— Quel honneur? demanda Mlle Brulot avec une curiosité extrême.

— Le roi en reconnaissance des services que le pauvre l'Eveillé nous a rendus, signera son acte de mariage.

Mlle Brulot resta confondue. Maitre Louis n'avait dit à personne les bienveillantes intentions du Roi. C'était une arme qu'il avait réservée pour vaincre l'amour-propre de la superbe demoiselle.

— Enfin, dit maitre Louis avec un sourire doucement ironique dont Mlle Brulot ne s'aperçut pas, vous consentez à être la femme de l'Eveillé?

— J'y consens.

— Vous savez qu'il est bossu? ajouta finement l'ouvrier gentilhomme.

— Je le sais; dites lui que je serai sa femme si maintenant il veut bien de moi.

— Il voudra bien.

Maitre Louis et Mlle Brulot étaient restés seuls sous le vieux tilleul pour dire ces choses.

Le père Brulot revint vers eux.

— Or ne voit plus personne, dit-il à maitre Louis. L'Eveillé sera trompé.

Maitre Louis prit à l'écart l'aubergiste.

— Brulot, lui dit-il, j'ai trois choses à vous demander.

— Trois choses? fit l'aubergiste un peu surpris.

— Vous ne voulez pas m'entendre?

— Moi, je suis à vous, reprit vivement le père Brulot; vous me demanderiez ma vie, mon sang, que sais-je?

— Eh bien! je vous demande votre fille.

— Ma fille?

— Oui, pour l'Eveillé.

— Pour le Rouleur?

— Oui, il est bossu de son corps, mais droit de cœur; il aime votre fille; et il la rendra heureuse! Vous me l'accordez?

— Je vous l'accorde, mais.

Maitre Louis interrompit le père de Mlle Brulot.

— Le roi consent à signer l'acte de mariage qui donnera votre fille pour femme à l'Eveillé.

Le père Brulot ouvrit dans l'ombre deux yeux où se peignaient la surprise et l'orgueil satisfait.

— Ce n'est pas tout, reprit maitre Louis, j'ai encore deux choses à vous demander.

— J'écoute.

— Vous accepterez pour nièce la jeune fille, l'orpheline que je vous ai amenée hier, la Miette.

L'aubergiste fit un haut-le-corps.

— Son père était un scélérat! dit-il.

— Il est mort.

— Claude en est donc entêté?

— Il désire ardemment l'épouser; et c'est à cause de cela qu'il n'a pas cherché mieux.

— Je lui avait parlé d'un parti beaucoup plus brillant, et il l'a refusé parce qu'il n'avait pas le cœur libre.

— Le père Brulot comprit pour quoi Claude n'avait pas voulu épouser Mlle Brulot.

— Et la troisième chose?

— La troisième.

— Oui, reprit le père Brulot.

— Elle ne ressemble pas aux deux autres.

— Dites toujours, maître ! On fera ce que vous désirez.

Maître Louis prit le bras du père Brulot et le serrant affectueusement—

Je ne sais pourquoi, lui dit-il, j'ai de tristes pressentiments. Au moment où je crois toucher de la main l'idéal longtemps chéri, où les événements changeant la face de l'histoire lui donnent un caractère nouveau, mon cœur est plein d'angoisses.

Le Roi depuis trois jours prend mes conseils ; je lui suggère des pensées conformes aux intérêts du peuple au milieu duquel j'ai vécu ; j'engage sa volonté loyale et pleine de générosité dans une politique nouvelle. Je vois se lever pour le Compagnon nage le jour d'un avenir radieux. Eh bien ! malgré cela, je doute, je tremble, j'ai dans l'âme je ne sais quel inexplicable effroi. Il me semble que je marche dans des ténèbres épaisses, et que je vais me heurter à un obstacle caché.

Mon expiation ne me paraît pas consommée. Je ne puis croire que l'heure de la réhabilitation et du pardon ait sonné pour moi.

L'aubergiste écoutait ces paroles avec une tristesse pleine d'affection pour maître Louis.

— Que faut-il faire pour vous rassurer ? demanda-t-il.

— Il faut me promettre de satisfaire un vœu souvent formé par moi, répondit maître Louis.

Ils arrêta et regarda le jardin au milieu duquel il se promenait depuis une heure.

— Vous voyez ce jardin, dit-il, ces petites allées, la chapelle où les Compagnons se sont si souvent réunis la nuit. Je voudrais que si la mort — une mort que je ne prévois pas — venait me frapper, les Compagnons m'ensevelissent dans un coin de ce jardin, et qu'au lieu de mettre sur mon tombeau un titre nobiliaire, ils y écrivissent simplement, Maître Louis, Compagnon charpentier.

Le père Brulot pleurait en entendant ce souhait mélancolique, inspiré par de lugubres pressentiments.

— Maître, aucun danger ne vous menace, dit-il en serrant la main du maître

Compagnon.

— Accordez-moi toujours ma troisième demande comme vous m'avez accordé les deux autres.

— Je vous l'accorde, répondit M. Brulot. Les deux hommes se dirigèrent sur l'auberge où Mlle Brulot et les Compagnons étaient rentrés depuis quelques instants.

Tout-à-coup, comme maître Louis et le père Brulot passaient près d'un buisson dont l'ombre épaisse couvrait l'allée, le maître Compagnon poussa un cri.

Le buisson s'agita ; une forme noire s'élança sur le gentilhomme, le renversa, et le père Brulot vit briller un poignard.

Il se jeta pour défendre maître Louis.

Maître Louis, renversé jeta un cri.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il à son agresseur.

— Je suis le père ! répondit une voix rauque.

— Pardonnez-moi, murmura le Compagnon.

— Je suis vengé ! hurla sourdement le meurtrier, et il frappa un nouveau coup.

Le père Brulot l'avait saisi par le bras. L'assassin le repoussa par un effort énergique, et s'élança vers l'extrémité du jardin, et il disparut dans l'ombre.

On accourut de l'auberge avec des lumières.

On trouva maître Louis baigné dans son sang.

Il avait reçu, dans les environs du cœur, trois coups de poignard en forme de triangle.

On voulut l'enlever et le transporter à la maison.

— Mes amis, laissez-moi, reprit-il avec douceur, Je vais mourir. Allez chercher un prêtre.

Guillot s'élança pour satisfaire le désir du mourant.

Des sanglots éclataient de toutes parts.

Maître Louis reprit :

— Je meurs heureux ; j'avais commis une faute que je ne pouvais me pardonner. J'avais, pour l'expier, fait de longs efforts. Je sens, au coup qui me frappe, que Dieu m'a pardonné. Mourir

au moment où on croit pouvoir être utile à son pays; au peuple qu'on aime, est le plus grand chagrin qu'un homme puisse éprouver. Dieu me l'inflige; je l'en remercie. Il ne frappe que ceux qu'il aime.

Il se fit un moment de silence.

— Je vous laisse, mes amis! Continuez l'œuvre que nous avons commencée ensemble. Des temps de violence se préparent. Traversez-les avec la douceur dans le cœur, le sentiment du droit, de la justice et de la liberté. — Ne me vengez pas. Ne vous vengez pas vous-mêmes! Combattez le mal en faisant le bien. Si ces pensées, qui ont été les miennes, restent les vôtres, je ne mourrai pas tout entier, et Dieu m'accueillera plus volontiers auprès de lui.

Il parla long-temps; ses forces s'épuisaient avec le sang qui s'écoulait.

Le prêtre arriva pour aider le maître Compagnon à rendre à Dieu sa belle âme; purifiée par l'expiation volontaire de sa vie, sanctifiée par l'acceptation de la mort!

— Quel est le nom de celui qui vous a frappé? demanda le prêtre à maître Louis. — Est-ce que vous l'avez reconnu?

— Il est inutile de le nommer, répondit avec douceur le moribond.

— Si vous ne le nommez pas, les soupçons pourront frapper un innocent.

— Vous avez raison, reprit maître Louis, le nom de l'homme qui m'a frappé est celui qui avait aux yeux des hommes ici-bas, sinon le droit de le faire, ou du moins l'excuse de l'avoir fait, c'est Chanlat.

Peu d'instants après, maître Louis mourut.

Le dernier mot qui s'échappa de ses lèvres fut le conseil évangélique:

— Aimez vous les uns les autres.

Les violences de la Révolution trouverent les Compagnons de la Croix d'Argent fidèles à la pensée de Maître Louis. Ils résistèrent au mal par la douceur; s'ils avaient été plus nombreux et plus puissants, ils auraient hâté le triomphe des deux causes pour lesquelles ils s'étaient unis, *la liberté et la religion*.

Une petite pierre dressée marqua dans le jardin de l'auberge de la Croix-d'Argent, sous le vieux tilleul, la place

où reposait un des hommes, qui, vivant aurait pu peut-être sauver des excès révolutionnaires la France et la Révolution elle-même.

Sur cette pierre étaient inscrits ces mots:

MAÎTRE LOUIS,

COMPAGNON-CHARPENTIER,

7 août 1789.

CLÉMENT JUST.

FIN.

LES

SABOTIERS DE LA FORÊT-NOIRE

XVII.

L'INCENDIAIRE.

(Suite.)

Jean-Georges Beck commençait à retrouver peu à peu son audace:

— Faut-il donc, pour vous faire plaisir et pour sauver l'honneur de votre fils, m'avouer coupable d'un crime que je n'ai pas commis? ce serait pousser la générosité jusqu'à la miséricorde, et payer un peu trop cher votre hospitalité! N'êtes-vous pas de mon avis, mes bons messieurs?

Le bourgmestre se sentait de plus en plus ébranlé par l'assurance du vagabond; et il dit séchement à son Maranelé:

— Veuve Wendel, vous nous l'avez promis de nous donner des preuves; jusqu'à présent vous accusez; mais vous ne prouvez pas.

En ce moment, la mère de Fritz, sur-excitée par les hypocrites dénégations de Jean-Georges, revoltée de la froideur désolante du magistrat, rentra dans ce rôle de prophétesse que lui attribuaient les habitants de la forêt; et, se laissant emporter par l'exaltation naturelle, de son esprit, elle attacha ses yeux inspirés sur le mendiant et lui dit d'une voix stridente:

— Je t'abjure de dire la vérité; mon hôte, au nom des puissances invisibles et invisibles qui ont assisté à ton crime; si tu ne crains ni la justice des hommes ni la justice de Dieu, tu ne braveras pas

impunément la sorcière de la forêt et les génies qui la servent comme des esclaves.

Jean-Georges détourna involontairement les yeux, n'osant supporter l'éclat des regards de la veuve.

— J'ai dit la vérité ! murmura-t-il avec embarras.

— Malheureux ! s'écria-t-elle transportée de colère, avant de nier si effrontément ton crime, il fallait au moins faire disparaître les traces qu'a laissé sur tes haillons ton passage à travers l'incendie. Tu prétends avoir passé la nuit loin de la métairie de Melzer, cache donc mieux sous les plis de ta besace la brûlure que tu portes à l'épaule ; dissimule au moins sous ta blouse tronée les mains noircies par le feu ; rabats avec plus de prudence les bords de ton vieux feutre sur tes cheveux roussis par la flamme.

Jean-Georges, frappé de stupeur, reculait pas à pas devant la Marannelé menaçante. Elle continua :

— Ah ! tu nies, mon hôte ! Tu ne sais donc pas que tes démentis ne signifient rien, car le vieux Gaspard, que tu as voulu tuer, que tu as laissé gisant au milieu des décombres, que tu crois mort en fin, Gaspard Melzer est vivant !

— Vivant ! s'écria Jean-Georges terrifié !

La veuve éclata de rire, mais ce rire était effrayant.

— Nieras-tu devant lui ton crime ? lui feras-tu serment qu'il s'est trompé, et que Fritz avait pris ton visage de bande ? Faudra-t-il pour t'arracher un aveu que M. le bourgmestre te fasse traîner jusqu'au lit où souffre l'homme que tu as frappé ?

Le vagabond restait foudroyé par cette accumulation de preuves irrécusables ; il baissa la tête et ne répondit rien.

— Vous ai-je trompé, monsieur Stauffer, dit la Marannelé avec un accent de triomphe, et croyez-vous encore que Fritz Wendel soit un incendiaire ?

— Bonne femme, répondit le bourgmestre, tandis que le garde et les gendarmes garottaient étroitement le mendiant, avant une heure, tout le pays saura que votre fils est innocent.

Jean-Georges se mit à ricaner.

— Vous avez vendu votre hôte, Marannelé, mais je puis me venger, malgré toute votre sorcellerie.

— Que m'importe ! fit-elle avec dédain ; tu n'attendras que moi, l'honneur de Fritz reste sauf.

— Tu es une fière ingratitude, tu peux bien vanter.

— Une ingratitude !

— Oui, car tu m'as dénoncé au bourgmestre et livré aux gendarmes, moi ton sauveur.

— Mon sauveur ! répéta la veuve en regardant le vagabond avec étonnement. Je cherche en vain à me rappeler.

— Je veux l'épargner des efforts de mémoire, reprit Jean-Georges avec impudence. Monsieur le bourgmestre, cette femme vous a révélé qu'elle m'avait vu brûler les meules du bonhomme Melzer. C'est vrai, je l'avoue, et la faute en est à l'avare qui ne voulait pas me permettre de coucher dans son domaine. Mais à chacun son tour ! Moi aussi, je demande, à faire des révélations.

M. Melchior Stauffer sourit benigne.

— Nous t'écoutons, dit Jean-Georges Beck ; la justice ne saurait trop s'éclairer. Révèle, révèle, tu n'auras pas à t'en repentir.

Le vagabond reprit :

— La nuit même où j'ai mis le feu aux meules, j'étais témoin d'un meurtre.

— Un meurtre ! s'écria le bourgmestre abasourdi ; mais Nordstetten est déshonoré ! Mais, es-tu bien sûr ?

Jean-Georges l'interrompit, car il voyait la veuve sourire comme si elle le bravait et le mettait au défi de compléter son accusation.

— Vous avez dû voir rôder dans le village un brave homme de sergent, nommé Mathias Werner, qui était chargé d'arrêter Fritz Wendel le déserteur.

— Nous l'avons tous vu. Eh bien !

— Eh bien ! on l'a attiré par trahison du côté de la grotte d'Egelsthal, et au moment où il passait sur le tronc d'arbre qui sert de pont, on l'a poussé dans le ravin.

Le bourgmestre laissa tomber sa belle tabatière d'argent.

— Est-il, Jésus, possible ! fit-il avec un geste d'horreur.

Vous y trouverez son corps, avec le manteau à capuchon que portait l'assassin.

— Jean-Georges-Beck, demanda vivement M. Joseph Stauffer, as-tu vu les traits du meurtrier ? Le reconnais-tu.

— Parfaitement, mon bon monsieur. Je l'ai vu comme je vois la Marannelé ; il tremblait comme elle, et si vous voulez savoir son nom ?

La veuve ne le laissa pas achever ; elle s'élança vers les gendarmes et leur tendant ses mains, elle dit stoïquement.

— C'est moi !

La Marannelé ! s'écrièrent tous les assistants au comble de la surprise.

— Maintenant, chère hôtesse, reprit Jean-Georges, en souriant à son tour : nous voilà quittes, et bons amis, si vous voulez.

— C'est Dieu qui l'a inspiré, mon ami, répondit-elle avec calme, il n'a pas voulu que je puisse jamais me repentir d'avoir sauvé mon fils, ni que je sois forcée de lui survivre. Il m'envoie l'expiation de mon crime ici-bas. Que votre nom soit béni, Seigneur, et que votre châiment soit le bienvenu ! Jean-Georges, pardonne-moi, comme je te pardonne, suivant la loi divine, car toute amertume s'est éloignée de mon cœur. Puisse-je mourir en paix avec tous ceux qui ont été nos ennemis.

XVII

L'EXPIATION.

Le mendiant et la veuve Wendel, avaient été conduits chez le bourgmestre et enfermés dans une espèce de buanderie qui devait leur servir de cachot jusqu'à ce qu'il fût possible de les transférer à Stuttgart. C'était une pièce de douze pieds carrés à plafond élevé, et complètement nue. Elle était éclairée par une fenêtre garnie de larges barreaux taillés dans de vieux fers de roues, et sa veste cheminée, condamnée depuis longtemps, était fermée par un massif de briques.

Le père Kuthil, qui avait été trans-

formé en geôlier, installa les deux hôtes dans leur prison provisoire. Après leur avoir donné quelques boîtes de paille, un pain noir et une seille d'eau fraîche, il ferma leur porte à double tour et s'établit lui-même sous un hangar qu'il fallait traverser pour arriver à la buanderie.

Il s'était pourvu, afin de passer la nuit le plus commodément possible, d'un vieux fauteuil à oreilles, d'une chandelle limousine, d'un paquet de tabac et de quelques cruchons de vin. Après avoir allumé sa pipe à la petite lampe qui brûlait sur la table, il s'étendit dans son large fauteuil, vida son premier cruchon pour se fouetter le sang et se tenir en éveil ; mais avant sans doute, de passer le but qu'il s'était proposé il sentit bientôt ses paupières s'alourdir, sa pipe s'échappa de ses lèvres et il s'endormit profondément.

Dès que Jean-Georges, qui n'avait pas quitté le tron de la serrure, entendit les ronflements sonores du geôlier, il s'approcha de la veuve Wendel. Elle était accroupie sur la paille, grelottant de fièvre et de froid en murmurant des prières. La lune en ce moment éclairait le cachot de sa lueur blafarde. Il était onze heures environ.

— Marannelé, dit le mendiant, notre geôlier dort comme un loir ? profitons de son premier sommeil pour causer un peu de nos affaires.

— Vas-t-en, Jean-Gorges, répondit la Marannelé, laisse-moi prier en repos.

— Sais-tu bien, continua le vagabond sans s'émouvoir, que nous avons agi comme des enfants, tous les deux ; toi, en me dénonçant, sous prétexte de sauver l'honneur de ton fils, qui n'en est pas moins déshonoré, puisqu'il a déserté et que tout déserteur est flétri d'une peine infamante ?

— Elle tressaillit et jeta un regard haineux sur le vagabond.

— Et moi, continua-t-il, en te dénonçant à mon tour, dans un accès de colère aveugle, comme si, en te perdant, j'espérais me sauver. Franchement, j'ai regret de cette sottise, Marannelé, et si c'était à recommencer.

— La veuve se leva avec un mouvement d'impatience, et alla s'accouder

à l'étroite fenêtre. Jean-Georges l'y suivit et s'arrêta à deux pas d'elle.

— Ainsi, nous voilà tous les deux dans les griffes de la justice, sous les verroux. La prison, c'est triste comme la pluie. Cependant, si tu avais laissé ton fils sous le coup de cette injuste accusation, tu me donnais le temps de m'enfuir. Le vieux Gaspard, un jour ou l'autre, n'aurait pas manqué de déclarer que Fritz était innocent, et moi, je ne t'aurais pas accusée d'avoir tué ce sergent, dont, au fond, je me soucie comme d'une merise.

La veuve releva la tête.

— Mais Gaspard pouvait mourir sans recouvrer la parole, dit-elle, et mon fils passait aux yeux de tous pour un incendiaire.

— Et moi, riposta le mendiant, si j'ai avoué mon crime, c'était dans la crainte que le bonhomme ne parlât... Sans cela !...

Tu aurais gardé le silence, n'est-ce pas ? reprit-elle avec un sourire de mépris.

— Bah ! c'est à l'avenir maintenant qu'il nous faut songer. Or, il ne nous reste plus qu'un parti à prendre.

— Lequel ? demanda la veuve d'une voix brève.

— C'est de reconnaître les deux nos erreurs mutuelles.

— Et comment ?

Jean-Georges se rapprocha encore de la Marannelle.

— En nous évadant cette nuit même, murmura-t-il.

— Je refuse, répondit-elle séchement.

— Tu refuses ! et pourquoi ? demanda le mendiant étonné.

— Parce que tu as mérité le châtiement que la justice te réserve.

— Par bien ! et toi aussi !

— Moi, je m'y sou mets.

— Quand nous pouvons nous évader ensemble ?

— Oui.

— Alors, ma bonne Marannelle, je me sauverai tout seul.

— Non ! dit la veuve en secouant lentement la tête.

— Parce que ?

— Parce que, depuis dix années que nous nous connaissons, j'ai toujours été bonne et secourable pour toi, et qu'au

jour du malheur, tu n'as eu pitié, toi, ni du fils, ni de la mère. Parce que je suis convaincue qu'une fois à l'abri de toute poursuite, jamais tu n'aurais eu souci de rendre l'honneur au pauvre garçon.

— Qu'en sais-tu ? répartit le mendiant. Tu as une idée fixe, je le vois bien. Tu te dis : Fritz va mourir demain par ma faute, et je ne veux pas lui survivre. Mais si ton fils ne mourait pas ?... s'il parvenait à s'échapper ? Le rêve, l'unique pensée de tout prisonnier, c'est la liberté. Moi-même qui suis en ce moment sous la patte de la justice, enfermé dans ce cachot d'occasion, entre une fenêtre protégée par des barreaux de fer et une porte gardée par un geôlier, est-ce que je ne songe pas à la fuite ? Est-ce que je ne t'ai pas dit : Marannelle, si tu le veux, cette nuit, nous serons libres tous les deux ?

— Oui, sans doute, reprit la veuve ; mais je connais Fritz : il ne cherchera pas à s'évader, lui.

— Si, cependant, insista le mendiant, on lui en facilitait les moyens ?

— Il n'accepterait pas, te dis-je.

— Laisse-moi m'enfuir, et je te jure de sauver ton fils.

— Le sauver ! s'écria la veuve Wendel en se rapprochant instinctivement de Jean-Georges Beck... Et... comment t'y prendrais-tu ?

— Oh ! mon Dieu ! rien de plus simple, répondit le vagabond. Il n'aura, comme escorte, pour aller de Nordstetten à Stuttgart, que trois ou quatre soldats tout au plus, n'est-ce pas ? Eh bien ! moi, une fois libre, je réunis à la hâte quelques rôdeurs de mes amis, dont je connais le gîte, des hommes qui ne reculent devant aucun danger, qui ont des vieilles rancunes, de vieux comptes à régler avec la justice. Pas un seul d'entre eux ne refusera de faire le coup de feu avec les gendarmes, j'en suis sûr.

— Jean-Georges, dit la Marannelle, ce serait peine et temps perdus. Mon fils, délivré par tes amis, est homme à retourner aussitôt en prison.

— Non, répartit le vagabond, Fritz est amoureux de la fille du vieux Gaspard Melzer. Quand on aime, l'image de sa belle ne brille-t-elle pas comme

— On ne veut pas mourir, on se cramponne à la vie, parce qu'on espère toujours être heureux.

— Rêves et chimères que tout cela, répondit la veuve Wendel, en haussant les épaules. Est-ce que ce mariage, que Fritz a follement rêvé, n'est pas impossible tant que Gaspard vivra ?

— Marannelé, reprit Jean-Georges avec son sourire cynique, en s'attachant aux pas de la veuve, il n'y qu'un Père éternel, et ce n'est pas le vieux Melzer, je t'en réponds. Le bonhomme ne peut aller loin. Mais trêve de verbiage. Fuyons cette nuit, ou si tu refuses encore, moi, je m'en vais tout seul.

— Comment espères-tu donc t'en échapper ? demanda la veuve.

— Rien qu'avec ce clou qui montre sa tête rouillée au plafond, mais je ne puis l'atteindre. Fais-moi la courte échelle et nous sommes sauvés.

— Et tu n'as pas d'autres moyens d'évasion ?

— Qu'importe, si celui-là suffit pour mener mon projet à bonne fin ?

— Eh bien ! tu ne t'évaderas pas, dit la veuve, avec un accent de résolution qui déconcerta le mendiant, car tu prêches pour ton salut et non pour celui de Fritz.

— Si tu es sorcière comme je le crois, Marannelé, his au fond de mon cœur. Si je te trompe, accable-moi de tous les maux que ta science fatale te permet de verser sur la tête d'un homme. Jette-moi un de ces sorts qui font que nos dents se brisent comme verre, que la moelle se désèche dans nos os, et que nous mourons comme les possédés, en nous tordant dans d'horribles convulsions.

— Oh ! je le sais bien, s'écria-t-elle avec un éclat de rire, que tu préférerais la vie hérissée de misères et d'infirmités à la mort la plus prompte. Nous mourons ensemble, Jean-Georges, je te donnerai l'exemple du courage et de la désignation qui te manquent.

— Meurs seule si tu y tiens absolument, sorcière, répliqua le mendiant ; quant à moi, je me sauverai. À défaut de ce clou, à défaut de mon couteau qu'ils m'ont enlevé, je saurai trouver

le moyen de desceller un des barreaux de cette fenêtre.

— Je t'en défie bien ! dit la veuve d'un ton railleur.

— Tiens, reprit Jean-Georges, riant à son tour, tu vois cette pierre à briquet ! Eh ! eh ! il ne m'en faut pas davantage.

— Oui, si je te laissais faire. Mais je suis forte, va, et si ces deux bras-là ne suffisaient pas, j'aurais bientôt, par mes cris, averti le geôlier.

— Eh bien ! je me sauverai malgré toi ! s'écria le vagabond, et pour commencer, je vais te mettre hors d'état de me nuire.

Il se rua à l'improviste sur la veuve Wendel, et lui couvrit la bouche de sa large main. L'enlaçant en même temps dans son bras sec et nerveux, il la ploya comme un roseau, puis il la laissa glisser sur la paille et lui posa sur la poitrine ses deux genoux osseux. La Marannelé se tordit sous l'effort du vagabond, qui avait besoin de toute sa vigueur pour n'être pas renversé. Pendant cette lutte sourde au milieu du silence de la nuit, leur respiration haletait et leurs dents grinçaient ; mais les ronflements prolongés du vieux garde dominaient ce bruit. Bientôt la Marannelé, à bout de forces, cessa de se débattre. Jean-Georges, alors avec la ceinture de laine qu'il portait sous sa blouse, et à l'aide de la cordelière qui était nouée autour de la taille de la Marannelé, il lui lia solidement les deux mains.

Abandonnant sur la paille la pauvre femme, qui ne représentait plus qu'une masse inerte, il s'arma de sa pierre à briquet et se mit à desceller, avec une adresse incroyable, l'un des barreaux de l'étroite fenêtre. Après vingt minutes d'un travail intelligent et patient, le vagabond secoua la barre, qui céda par la base, et, l'ayant ébranlée, il l'arracha du plâtre, la posa en arc-boutant derrière la porte de sa prison, puis, escaladant la fenêtre, il se laissa glisser dans un verger, qui n'était séparé de la plaine que par une haie vive.

Jean-Georges franchit cette clôture d'un seul bond et prit sa course à travers la campagne. Mais pendant qu'il fouillait le plâtre avec son silex, la veuve

Wendel avait rompu sans bruit la ceinture qui lui garrottait les mains.

Après l'évasion du mendiant, elle arracha son bâillon, enleva la barre de fer, et, s'en servant comme d'un levier, elle fit, entre le plan et le bois de la porte, un si vigoureuse pesée, que la gâche sauta. Le vieux garde dormait si profondément qu'il n'entendit rien. La Marannelé lui posa les deux mains sur les épaules et le secoua rudement.

— Alerte! père Kuthil! lui cria-t-elle d'une voix vibrante, alerte! Jean-Georges vient de s'enfuir.

Le géolier réveillé en sursaut, se leva tout frémissant et se frotta les yeux.

— Jean-Georges vient de s'enfuir! répétait-il. Mais vous-même, Marannelé, comment êtes-vous sortie de votre cachot?

Il promena autour de lui des regards effarés et pleins de défiance.

— Afin de vous prévenir en toute hâte, répondit-elle, j'ai ouvert cette porte avec la barre de fer que votre prisonnier a descellée.

— Merci, ma bonne Marannelé, de m'avoir réveillé au lieu de vous être enfuie avec lui, dit le garde en saisissant son fusil. Savez-vous quel chemin il a pris, ce brigand-là?

— Oui, certes!

— A-t-il beaucoup d'avance sur moi?

— Trois cents pas à peine.

— Alors je l'atteindrai, si ce n'est avec mes jambes, tant pis pour lui, ce sera donc avec les chevrotines que j'ai eu la précaution de glisser dans le canon de mon fusil. Venez, Marannelé, continuait-il en entraînant la veuve; puis-que vous êtes un peu sorcière, vous me mettez sur les traces du fugitif, venez.

Après avoir traversé rapidement le verger, ils gagnèrent la plaine et se mirent à courir côte à côte. Jean-Georges s'était jeté dans un chemin creux et longeait prudemment la lisière d'un petit bois, se ménageant ainsi un refuge dans le cas où il se sentirait poursuivi de trop près.

Cependant derrière lui tout était silencieux et aucune forme humaine ne se dessinait à l'horizon, d'où commentaient à s'échapper les premiers feux du soleil levant. Le mendiant alors s'ar-

rêta, car il était hors d'haleine, et s'agenouillant sur le bord d'une profonde ornière, au fond de laquelle dormait une eau limpide, il se mit à boire avidement.

Quand il releva la tête il aperçut debout devant lui un petit vieillard misérablement vêtu, il crut voir Gaspard Melzer, quoique les nombreuses et profondes brûlures qui sillonnaient sa face le rendissent presque méconnaissable. Ce nouveau venu avait l'œil hagard, les paupières enflammées et la démarche incertaine. Le bonhomme, que le délire n'avait pas quitté, s'était échappé de son logis pendant la nuit, et, depuis plusieurs heures, il errait à l'hasard dans la forêt.

Le vagabond redoutant les suites de cette rencontre inattendue, rabattit vivement son feutre sur ses yeux et voulut continuer sa route, mais Melzer s'attachait à ses pas, et le saluant humblement, il lui tendit la mauvaise casquette qu'il tenait à la main.

— Bonne âme charitable, dit-il d'une voix larmoyante, ayez compassion d'un pauvre vieillard qui se recommande à vos bontés.

Jean-Georges hâta le pas pour échapper aux divagations de l'avare, dont la fièvre chaude hallucinait le cerveau.

— Donnez-moi aussi peu que vous voudrez, continua Gaspard en marchant aux côtés du mendiant, et Dieu vous récompensera, car l'aumône éteint le péché comme l'eau éteint le feu.

Le feu reprit-il avec exaltation, le feu! oh! l'horrible fléau! Pourquoi Dieu, qui est prévoyant, n'a-t-il pas refusé à l'homme, comme aux autres animaux, le pouvoir de faire du feu? Si du moins on avait trouvé de l'eau dans le voisinage de mes meules et de mes granges, je n'en serais pas réduit à implorer la charité des passants! Mais rien, pas le moindre ruisseau, pas même un puits! Si vous saviez combien je suis malheureux, vous auriez pitié de moi.

— Ah, assez! ne me rompez pas plus longtemps les oreilles avec ces jérémiades, vieux fou, dit brutalement Jean-Georges. Regagne promptement ton logis, Melzer; tu seras plus chaudement dans ton lit qu'ici.

— Ah! vous me connaissez? inter-

rompit Gaspard en posant sa main tremblante sur le bras du vagabond. Peut-être me reponsez-vous parce que vous croyez que je suis le Melzer d'autrefois, Melzer le riche, comme on m'appelait dans le pays? Je vois bien que vous ne savez pas encore qu'on a méchamment incendié mon pauvre bien, que je suis ruiné, réduit à la mendicité.

— Allons, décidément tu extravagues, reprit Jean-Georges avec un geste d'impatience; laisse-moi continuer mon chemin et n'inquiète pas plus longtemps par ton absence ta fille et ta servante.

— Ma servante! répondit Melzer avec un soupir; je vais être forcé de la renvoyer. Avec quoi la nourrirais-je? J'ai charge d'enfant, et d'enfant, hélas! qui n'est pas habitué au travail. C'est assez d'une bouche inutile dans une pauvre maison comme la mienne.

— Ah ça! ne t'imagines-tu pas me faire croire que tu es ruiné, parce que tu as perdu quelques micles et de vieilles mesures! Il te reste tes terres, mon brave homme; tes bois; ton or; ta maison.

— Ma maison? s'écria Gaspard. Celui qui n'en a pas est bien heureux, mon bon monsieur! Vous ne savez donc pas que cette bicoque, avec les réparations et les impôts, finira par me mettre tout à fait sur la paille, si mes voisins ne me viennent point en aide.

— Quand bien même tu serais ruiné, ce qui n'est pas; interrompit le vagabond, pourquoi donc les autres te viendraient-ils en aide? Est-ce que tu as jamais fait l'aumône à personne, toi?

Melzer poussa un nouveau soupir et baissa tristement la tête.

— Allons! laisse-moi continuer mon chemin, dit Jean-Georges en voulant passer outre.

Bonne âme, charitable, reprit Melzer, en s'accrochant à la blouse du mendiant, faites-moi la charité, s'il vous plaît.

— Va-t'en à tous les diables, triple fou! dit Jean-Georges; et il repoussa rudement l'avare, qui alla rouler sur le chemin.

— Vous me maltraitez, parce que je suis un vieillard et surtout parce que je suis pauvre, dit Gaspard en sanglotant.

Quand j'étais riche, chacun me tendait la main; et me saluait en passant.

— Quand tu étais riche, toi qui te plains, reprit Jean-Georges, tu jachais tes chiens sur les pauvres mendiants. Je m'en souviens, Melzer, et je m'en suis bien vengé, n'est-ce pas? continua-t-il avec un éclat de rire cruel.

— Qui es-tu donc? demanda Gaspard en attachant un regard effaré sur l'incendiaire.

— Comment! tu ne m'as pas encore reconnu? dit le fugitif en relevant le bord de son feutre, qu'il avait jusqu'alors rabattu sur ses yeux.

— Jean-Georges! s'écria le vieillard, qui se releva tout chancelant, tandis qu'un souvenir sinistre illuminait tout à coup son intelligence ébranlée; toi ici! ah! misérable! cette fois tu ne m'échapperas pas! tu vas me suivre chez le bourgmestre, si tu ne veux pas que je t'y traîne de force.

Le mendiant haussa les épaules, et sourit de pitié. Puis relevant la manche de sa blouse, il tendit à Melzer un bras sur lequel se dessinaient des muscles aussi gros que le doigt. Le vieillard comprit son impuissance et se mit à pleurer.

— Eh bien! non, dit-il, je ne l'arrêterai pas, je ne te dénoncerai même pas; mais répare au moins le tort que tu m'as causé. Tu sais mendier, toi; aprends-moi ton métier; emmène-moi; sois mon guide; mon soutien.

Jean-Georges le regarda avec étonnement, ne sachant si l'avare jouait un rôle ou si la folie avait fait sonner ses grelots crenx dans ce cerveau empreint d'une idée fixe.

Cependant il ne put s'empêcher de lui répondre avec son ironie cruelle:

— Tu t'habitueras plus aisément à demander qu'à donner, n'est-ce pas?

Le vieillard poursuivit toujours son idée.

— Tu me conduiras chez les fermiers les plus riches des environs, ou plutôt chez les gens les plus charitables du district, mes malheurs les toucheront, j'en suis sûr. Il faudrait avoir un cœur de pierre pour ne pas prendre ma ruine en pitié. Viens, Jean-Georges, continua-t-il en se cramponnant au men-

diant, conduis-moi, et je te recompenserai; ou plutôt je te pardonnerai!

Mais Jean-Georges ne l'écoutait plus; il avait vu s'agiter à cinquante pas de lui le feuillage qui bordait la forêt; et pendant qu'il prêtait l'oreille avec une anxieuse attention, il aperçut, sortant du bois, le père Kurthil, derrière lequel venait la veuve Wendel.

— Rends-toi, ou tu es mort! s'écria le vieux garde en ajustant le mendiant.

Celui-ci voulut alors se dégager de l'étreinte de Melzer; mais, malgré sa force d'héroule, il ne put s'arracher des mains du vieillard, qui se tenait convulsivement accroché à sa blouse. Le vagabond frappa le pauvre homme au visage avec une fureur inouïe; il le renversa et le foula sous ses pieds sans pouvoir lui faire lâcher prise. Pendant qu'il le meurtrissait ainsi, le malheureux vieillard lui criait d'une voix navrante:

— Tu as raison!... Si tu ne veux pas que j'aie mendiant avec toi, mieux vaudrait me tuer tout de suite que de me laisser mourir de faim. Frappe, frappe, Jean-Georges! Débarrasse-moi de cette vie de misère. Achève-moi, achève-moi; et je te bénirai!

Le garde, qui n'avait qu'un fusil à un coup, n'osa faire feu dans la crainte de manquer le mendiant ou de blesser Melzer; mais il avançait toujours. Jean-Georges, comprenant bien qu'il n'avait plus une seconde à perdre, abandonna lestement sa blouse aux mains du vieillard; et voulut se jeter dans le bois. Le père Kurthil l'ajusta, lentement, et tira. Le vagabond oscilla un instant et tomba à la renverse; le vieux garde et la Marannelé coururent à lui afin de s'assurer de la gravité de la blessure. Les traits chevrotines, faisant balle, lui avaient brisé les reins.

Pendant qu'ils se tenaient agenouillés près du blessé, Gaspard Melzer, le visage meurtri, sanglant, s'était traîné jusqu'à la veuve, et lui tendant sa casquette:

— Bonne âme charitable, murmura-t-il d'une voix entrecoupée de sanglots, ayez compassion d'un pauvre vieillard qui se recommande à vos bontés!

La Marannelé se leva, et posant ses deux mains sur les épaules de Gaspard,

elle l'attira à elle et le regarda fixement.

— Est-ce que le Dieu juste aurait exaucé déjà ma prière? s'écria-t-elle avec un sourire dont Melzer ne comprit pas le sens.

Mais aussitôt la voix de la veuve s'éteignit, sa face s'empourpra, les veines de son front se gonflèrent, puis son œil s'injecta de sang et une écume rougeâtre déborda de ses lèvres. Elle voulut faire un suprême effort pour articuler un dernier mot, pour montrer du doigt le ciel à Gaspard; ce fut en vain. Ses membres avaient cessé d'obéir à sa volonté, et elle tomba de toute sa hauteur aux pieds du vieillard, qui la regardait d'un air hébété, sans paraître avoir conscience de tout ce qui se passait autour de lui.

Le père Kurthil trempa le mouchoir de la Marannelé dans l'eau de l'ornière, et lui lava les tempes. La veuve rouvrit, lentement les yeux. Mais l'âme enfermée dans sa prison de chair n'avait plus le pouvoir de faire mouvoir le corps; et quoiqu'elle eût conservé ses facultés, inaltérables, elle ne pouvait pas, en faire usage que l'homme enchaîné ne peut agir librement. L'oreille n'entendait plus qu'un bourdonnement incessant, l'œil ne voyait plus qu'à travers un épais brouillard, les membres étaient inertes et glacés; la veuve Wendel, enfin, était paralysée.

XIX

LA PARALYTIQUE.

Le père Kurthil, qui était plutôt homme d'action que de conseil, ne savait comment se tirer d'affaire, lorsqu'il aperçut heureusement Jorgli et cinq ou six autres bûcherons, qui, la cognée sur l'épaule, se rendait à leur travail. Ces braves gens s'empressèrent de se mettre à la disposition du garde; ils coupèrent de longues branches de châtaigniers, qu'ils assemblèrent avec des liens de viorne, et construisirent en un instant deux civières sur lesquels ils couchèrent la Marannelé et le mendiant. Puis les chargeant sur leurs robustes épaules, ils prirent le chemin de Nordstetten. Derrière eux marchaient Kurthil et Jorgli, tenant chacun par un bras le vieux Melzer.

Le bonhomme refusait obstinément d'avancer : il s'arrêtait à tout instant, soit pour protester contre la violence dont il se croyait l'objet, soit pour raconter aux bûcherons ses malheurs, de sorte qu'ils ne purent arriver au village que vers sept heures du matin.

Déjà la place était encombrée de curieux, causant des nouvelles qui, depuis quelques jours, tenaient le pays en émoi. Jamais, de mémoire d'homme, Nordstetten n'avait vu tant de tragiques événements fondre à la fois sur son paisible territoire. On s'abandonnait aux conjectures les plus étranges, au sujet de la disparition de l'avare, du garde et des deux prisonniers.

En même temps, le bourgmestre Joseph-Melchior Stauffer, entouré d'un cercle de notables, racontait que des gendarmes et des terrassiers, munis d'échelles et de cordes, avaient été envoyés, dès le point du jour, à la vallée d'Egelsthal, pour retirer du ravin le corps du sergent Mathias. A cette nouvelle, qui circula bientôt de bouche en bouche, la foule, toujours avide d'émotions, s'ébranlait dans la direction de la vallée, lorsqu'on vit apparaître les deux civières, portées par les bûcherons, et maître Gaspard, qui, le visage ensanglanté, continuait à se débattre entre les mains de Jorgli et du père Kurthil.

M. Melchior Stauffer courut à leur rencontre et fut bientôt enfermé, avec les nouveaux venus, dans une ceinture vivante qui allait toujours se rétrécissant et menaçait de les étouffer. Curieusement penchés sur les deux civières, les bons habitants de la forêt regardaient, avec une stupeur mêlée de compassion, la redoutable Marannelé, dont ils ne s'expliquaient pas l'étrange immobilité, — le vagabond, qui ne donnait aucun signe de vie — et le vieil avare tendant sa casquette d'une façon risible à tous ceux qui se trouvaient à portée de sa main.

Cette nouvelle complication d'événements jeta la perplexité dans l'esprit honnête et placide de l'excellent bourgmestre, qui, pendant vingt années d'une administration essentiellement paternelle, n'avait jamais eu à constater que de simples délits.

Pendant que le digne magistrat écou-

lait en frémissant les détails qui lui donnait le père Kurthil avec sa loquacité ordinaire, un homme se fraya passage à travers les curieux, qui ne daignèrent pas même tourner la tête. Ce nouveau venu portait un uniforme en lambeaux et tout souillé de boue ; il s'approcha du brancard où gisait la Marannelé. Tous les regards alors s'attachèrent sur lui, et une grande rumeur s'éleva de la foule. Les femmes se voilèrent les yeux, et quelques-unes s'enfuirent avec épouvante ; la peur gagna les hommes, et les plus braves eux-mêmes frissonnèrent, car l'étranger qui se tenait immobile devant la veuve, qui la couvait d'un regard haineux, chacun l'avait vu deux jours auparavant, traverser les rues de Nordstetten. C'était le sergent Mathias Werner.

— Ah ! c'est toi que je retrouve ici, hôtesse du diable ! dit-il avec un geste de menace. Tu ne t'attendais pas à me revoir en ce monde, n'est-ce pas ?

A la vue de son ennemi, qu'elle devait croire bien mort en effet, la veuve ne laissa pas échapper un tressaillement ; son front resta calme, ses lèvres restèrent muettes, son regard seul jeta un éclair ; sans cela on eût pu croire que la chappe de plomb qui emprisonnait ses membres avait aussi glacé son cœur.

Il se fit un profond silence parmi les assistants. M. Joseph-Melchior Stauffer croyait rêver et n'osait pas adresser la parole au sergent, qu'il prenait pour un fantôme.

— Oh ! misérable femme ! s'écria Mathias, tu payeras de ta vie le piège où je me suis laissé prendre si sotement.

Il se pencha vers elle, et la saisit par le bras, sans faire attention à la singulière inertie de ce membre débile.

— Allons, lève-toi et suis-moi, sorcière.

La veuve garda son immobilité rigide ; mais elle attacha sur le sergent ses grands yeux où brillaient l'intelligence et la pensée.

Elle voyait et elle comprenait. Elle vivait par le regard.

— Te lèveras-tu ? répéta Mathias en la se couant avec rudesse.

Mais le bras de la veuve retomba lourdement, comme un objet inanimé, dès que le sergent l'eut lâché. Cet

— L'homme crut qu'elle le bravait, et il leva la main sur elle. De violentes clameurs s'élevèrent aussitôt dans la foule. La voix aigre de la vieille Ursule Erath dominait toutes les autres. La bonne femme était indignée de cet acte de brutalité. Le sergent, que la colère aveuglait, se retourna d'un bond.

— Oseriez-vous bien la défendre, vous autres? s'écria-t-il d'une voix rauque. Vous ne savez donc pas que cette méchante créature a poussé la haine contre moi jusqu'au crime!

Et comme les assistants gardaient le silence.

— L'autre nuit, continua-t-il, elle m'a conduit à la vallée d'Egelsthal, sous prétexte de me livrer son fils. J'ai été assez naïf pour la suivre sans défiance. Mais arrivé vers le milieu du maudit tronc d'arbre qui sert de pont au ravin, la mégère s'est élançée sur moi et m'a entraîné dans le gouffre avec elle.

— La Marahélé a bien fait, grommela Ursule Erath.

— La Marahélé est une bien bonne mère, ajouta la Geneviève.

Chacun se représentait par la pensée cette lutte terrible au milieu de la nuit, et un fremissement d'horreur circulait dans la foule.

— Par quel sortilège, cette fille de Satan s'est-elle tirée de l'abîme? Je l'ignore, poursuivit Mathias. Ce que je sais, c'est que, sans le tapis de mousse et de broussailles que j'ai rencontré dans ma chute, j'aurais dû cent fois me briser bras et jambes; c'est que, si le panier de vivres que cette coquine portait à son fils n'était pas heureusement tombé avec nous, j'aurais eu vingt fois le temps de mourir de faim et de servir de pâture aux corbeaux, avant qu'on ne songeât à me tirer de cette fosse. Et vous ne trouvez pas que cela crie vengeance! Tonnerre, elle sera pendue, ou j'y perdrai mon nom.

Il se tourna vers la veuve et la menaça du poing.

— Oui, tu seras pendue, c'est moi qui te le promets, sorcière.

M. Melchoir Stauffer, à peine remis des violentes secousses qu'il avait éprouvées, s'approcha du sergent, et hochant la tête avec tristesse:

— Hélas! brave Mathias, dit-il, la pauvre femme a été cruellement punie et elle a bien expié son crime.

Le sergent regarda de travers l'excellent homme.

(A continuer.)

AVIS DES ÉDITEURS.

M. H. Hébert ayant donné sa désignation comme Imprimeur Gérant de notre publication, nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs que M. J. B. Bourdeau a bien voulu accepter cette charge. Toute lettre ou communication devra être adressée à ce Monsieur.

Montréal, 10 Avril, 1866.

LE FEUILLETON.

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois. Prix de l'abonnement: un an \$1 un numéro 5 centins.

Les personnes qui désirent souscrire peuvent le faire en avançant le montant de leur abonnement franco. A M. J. B. BOURDEAU, Imprimeur-Gérant, Bureau de Poste, Montréal, ou aux Messieurs suivants, qui sont autorisés à recevoir les abonnements:

M. Z. Chapeau, Libraire, Rue Notre-Dame, Montréal.

M. T. E. Roy, No. 8 Rue St. Joachim Haute-Ville, Québec.

M. Charles Royer, Trois-Rivières.

M. T. Bouguignon, St. Jean d'Iberville.

M. M. Duchesneau, St. Jérôme.

M. Cynac Chaput, L'Assomption.

M. L. A. Déromé, Joliette.

M. A. Cadieux, Varennes.

M. C. Thérien, St. Isidore.

M. N. Dorais, St. Urbain Premier.

M. N. Picard, Laprairie.

M. A. Tétrault, Rivière du Loup, en haut.

M. L. H. Lafleur, Yamaska.

"LE FEUILLETON" est en vente au dépôt de Journaux de M. W. Dalton, coin des rues Craig et St. Laurent.

J. B. BOURDEAU, IMPRIMEUR-GÉRANT.